

L'ÉLOGE DE LA SOLITUDE COMME L'EXPRESSION D'UN MASQUE CHEZ FRIEDRICH NIETZSCHE

Souleymane KEITA

Doctorant - Université Félix-Houphouët-Boigny de Cocody (Côte d'Ivoire).

skeita61@yahoo.fr

RESUME

La solitude de Nietzsche s'explique surtout par sa souffrance physique et ses tensions psychologiques. C'est ce qui fait dire à Lou Salomé (2008, p. 48) que toute la vie de Nietzsche est, du commencement à la fin, « *une biographie de la douleur* ». Une vie qui n'a aucun point commun avec un quelconque individualisme général et nombriliste. Il ne s'agit donc pas d'un égoïsme au sens où ceci signifie une centralité du moi propre et un repli sur le moi. Comment supporter un homme dont la vie oscille entre deux tensions : la douleur physique et la production intellectuelle. Il est le seul à se connaître, à se comprendre et donc à pouvoir se supporter : « *Ce penseur n'a besoin de personne qui le réfute : il se suffit à lui-même pour cela* ». (F. Nietzsche, 2007, p. 284).

MOTS CLES

Masque ; solitude ; dissimulation ; maladie ; troupeau, élite

INTRODUCTION

Le masque est un pseudo visage dont on se sert pour couvrir son visage dans le dessein de se dissimuler le visage et paraître autre que ce que l'on est réellement. De ce point de vue, le masque est un objet de travestissement dans la mesure où il permet de donner une apparence autre à l'être masqué. Il peut servir de second visage dans les cultes traditionnels. Le masque, au lieu de dissimuler le visage, peut aussi être un instrument identitaire qui permet à une communauté de se connaître et de connaître un membre. Ainsi, on parle de masque Dogon, Bamanan, Mossi ou Baoulé. C'est connu, aujourd'hui les masques anciens fascinent, parce que tout masque a besoin d'interprétation. Nietzsche revendique des masques derrière lesquels il se dissimule afin de brouiller les pistes. Il affectionne ce jeu de cache-cache ou de montré-caché avec ses lecteurs. C'est pourquoi il y a toujours un risque à aborder le personnage et son œuvre. Le risque est lié non pas à l'inaccessibilité et à l'illisibilité de son texte, mais à la multiplicité de perspectives d'interprétations qu'il offre à son lecteur.

Loin de nous toute prétention de vouloir présenter le vrai Nietzsche. Nous n'allons

pas non plus nous poser la question devant laquelle Angèle Kremer-Marietti (1974, p. 68) se dérobe : « *Qui est Nietzsche ?* ». Nous attirons l'attention sur un auteur qui arbore plusieurs masques. Il est lui-même conscient des risques de travestissement de sa personne et de son œuvre. C'est pourquoi, dans une lettre à son ami Peter Gast, il affirme : « [...] *Je ne voudrais pas aller me présenter aux gens comme un prophète, un monstre et un épouvantail* [...] ». (A. Kremer-Marietti, 1974, p. 68). Pourtant, il n'échappe à aucun de ces qualificatifs. Chez lui les masques jouent un triple rôle : la ruse, la confusion et la crainte. Il y a chez Nietzsche une espèce de peur de se *dé-voiler* à l'autre. Paradoxalement, si l'entreprise de masquage consiste à se dissimuler, elle donne l'occasion à autrui de voir ou de vouloir voir la réalité derrière le masque.

[...] Retirez-vous plutôt, à l'écart, refusez-vous dans quelque retraite ! Mettez vos masques, usez de ruse afin qu'on vous confonde avec d'autres, ou même qu'on apprenne à vous craindre un peu. [...] Choisissez la bonne solitude, la libre solitude, enjouée et légère, qui vous autorise à rester bons, en un sens ou en un autre. [...] (F. Nietzsche, 1982, p. 61).

L'homme, être social par excellence, vit dans une communauté en relation avec ses semblables. Partant de constat, comment justifier la volonté de certains hommes à vouloir vivre non pas en marge de la société, mais dans son angle mort ? Les solitaires suscitent généralement de la fascination ou du moins de la curiosité et de la crainte. Ce qui justifie notre problématique de recherche est l'interrogation du sens et de l'objet du masque de la solitude chez Nietzsche. L'objectif du présent article est de questionner ce qui se joue derrière la volonté de Nietzsche à se maintenir en retrait ou même à la retraite de la vie en commun.

L'objectif du présent article est double : Montrer que la vie solitaire de Nietzsche participe de sa volonté de vaincre la précarité de sa santé, dans un premier temps. Et deuxièmement, en tant que marque de sagesse, la solitude est nécessaire à la production intellectuelle. La méthode d'analyse que nous utiliserons s'apparente à la généalogie nietzschéenne. La généalogie est une méthode d'investigation qui permet à Nietzsche d'interroger les jugements moraux et les motifs cachés d'une action. En tant que méthode, elle permet d'interpréter et d'évaluer l'origine des valeurs et la valeur de l'origine. La question de l'origine est centrale dans la compréhension de la méthode généalogique. C'est ce qui fait dire Boa Thiémélé (2008, p. 7) que « La généalogie est pour Nietzsche un instrument de description critique, d'interprétation des signes et d'évaluation de la culture. Chez Nietzsche, elle renvoie à l'historicité des valeurs ; elle est un discours sur la genèse, les origines cachées ». La généalogie permet de révéler les motifs inavoués de la solitude de notre auteur.

Pour notre part, nous nous limiterons à interroger un masque sans prétendre à l'exhaustivité. Il s'agit de celui de la solitude. Les masques n'ont pas uniquement pour

fonction de dissimuler le vrai visage, ils peuvent également servir de bouclier pour se protéger. En cela le masque devient une carapace contre d'éventuelles agressions venant de l'extérieur. Le sujet se crée son confort dans une intériorité qui rassure. Chez Nietzsche quel est rôle du masque de la solitude ? Il n'existe pas de masque innocent dans la mesure où en porter un revient à fuir son être propre, son identité pour se donner une apparence. Pour comprendre ce qui se joue sous les différents masques de Nietzsche, nous nous efforcerons de le suivre dans sa vie et dans ses écrits.

1. DE L'EXERCICE DE DISSIMULATION

La solitude n'est pas une mise en cause des valeurs communautaires, au contraire il s'agit plutôt de partir se retrouver pour mieux revenir parmi les hommes. C'est le signe distinctif des hommes en quête de spiritualité. C'est justement cette quête qui amène Bouddha, le Christ, Mahomet et d'autres illustres personnages de l'histoire à quitter leurs semblables de façon momentanée. C'est cette quête de soi et de l'absolu qui inaugure le livre *Ainsi parlait Zarathoustra* et le personnage éponyme quitte la communauté des hommes pour aller se retrouver et méditer sur la montagne pendant dix ans :

Lorsque Zarathoustra fut âgé de trente ans, il quitta son pays, et le lac de son pays, et il s'en fut dans la montagne. Là jouit de son esprit et de sa solitude et dix années n'en fut las. Mais à la fin son cœur changea, - un matin, avec l'aurore, il se leva, face au Soleil s'avança, et ainsi parlait : « Ô toi, grand astre ! N'aurais-tu ceux que tu éclaires, lors que serait ton heure ? ». (F. Nietzsche, 2012, p. 21).

Le « Soleil » que rencontre Zarathoustra contraste avec l'ombre qui se reprend sur la « populace ». C'est justement ce qui transparait au début du Livre VII de *La République* de Platon. Le Soleil symbolise l'Idée du Bien et donc de la connaissance du vrai. Il commence par éblouir le prisonnier longtemps enchaîné dans la caverne ténébreuse avant de lui servir de critérium de vérité permettant de distinguer la réalité de l'ombre. Il ne s'agit donc pas d'une solitude qui coupe définitivement le cordon ombilical avec la communauté, mais plutôt de celle qui permet et favorise la méditation. C'est donc la marque du sage qui :

Ne cherche en elle qu'une sorte d'exercice spirituel qui doit prouver sa valeur et sa fécondité dans ces relations avec le dehors qu'elle avait paru abolir. Alors seulement nous apprenons à vivre comme nous imaginons qu'il fallait vivre quand nous étions seuls. Si dans la solitude nous formons l'idée d'une société parfaite avec nous même, avec l'univers et avec tous les êtres, c'est le retour dans le monde qui, par une sorte de paradoxe, en interrompant cette solitude, la réalise et l'oblige à porter son fruit. (A. Cuivillier, 1954, p. 169).

Une solitude nécessite calme et sérénité. Elle est au cœur de toutes les sagesse. Du bouddhisme de Siddhârta Gautama aux sagesse grecques – pythagorisme, épicurisme,

stoïcisme, entre autres, du zoroastrisme au soufisme, la question de la quête de soi et du sens conduit certains hommes à l'isolement et à la méditation. Mais Nietzsche ne se confond pas avec ceux qui mènent une vie ascétique. Que cache-t-il dans son éloge de la solitude ? Que veut-il dissimuler en convoquant la solitude ?

Nietzsche naquit un 15 octobre, jour anniversaire de la naissance du roi Friedrich Wilhelm IV de Prusse, et le pasteur Karl Ludwig Nietzsche, en signe de loyauté à l'égard de son souverain donna à son fils les prénoms de celui-ci. La famille des Nietzsche est réputée heureuse. La mère de Friedrich, une jeune femme de vingt ans, issue d'une famille luthérienne, était ronde et aimable. Le père, passionné de poésie et de musique, était « *cultivé, intelligent et doux, il se sentait assez supérieur et restait distant dans sa politesse* ». (P. Garnier, 1964, p. 19). Ce « père délicat aimable, maladif, comme destiné à une existence tout éphémère et comme s'il eut été réminiscence de la vie plutôt que la vie elle-même », (F. Nietzsche, 2008, p. 99), est mort en septembre 1848, alors que le jeune Friedrich avait quatre ans. La mort du seul homme de la famille préfigurait-il la « *mort de Dieu* » chez le jeune garçon ? La famille quitte le paisible village de Röcken pour Naumburg chez la grand-mère paternelle. Désormais le jeune Friedrich est dans un univers totalement féminin et religieux : la grand-mère, la mère, la jeune sœur et les deux tantes. Ici, il est au carrefour d'une géographie de l'histoire, Weimar est à côté, Leipzig, centre spirituel, n'est pas loin, Iéna, centre intellectuel, est tout proche. Cette région a vu naître le père de la Réforme, Martin Luther. C'est à cet endroit que « *le roi de Suède Gustave-Adolphe défit, au prix de sa vie, les impériaux conduits par Wallenstein, au cœur du XVII^{ème} siècle. Ce monarque avait donc donné sa vie pour sauver la cause protestante* ». (D. Chauvelot, 1998, p. 11). Cette terre est protestante jusqu'à la racine, du sang est versé pour la défense de la Réforme luthérienne pendant la Renaissance. Napoléon, l'homme en qui Nietzsche a vu l'image du Surhomme, aussi est passé par là. À l'ouest de Naumburg se trouve Wartburg, « *symbole de la fierté nationale et de liberté, vers l'est Meissen fabrique les porcelaines les plus fines* ». (P. Garnier, 1964, p. 19). La vie bouge dans cette contrée où art et protestantisme se côtoient et se mêlent ; nobles, seigneurs et poètes sont omniprésents. Elle est le symbole du métissage européen. On y trouve des noms à consonance polonaise ou tchèque. Le jeune Friedrich Nietzsche a grandi dans cette ambiance où le monde intellectuel côtoie vestiges médiévaux et commerçants de tout genre. Il s'agit donc d'une contrée cosmopolite.

À Naumburg, le jeune Nietzsche entre au collège de Pforta, célèbre pour avoir formé des noms comme Novalis, les frères Schlegel, Fichte ou Klopstock. Ce collège était célèbre aussi pour ses enseignants, hellénistes et latinistes. Le jeune collégien s'intéresse à la littérature hellénique, surtout aux tragédiens, Eschyle, Sophocle, c'est par là qu'il faut commencer disait-il, à Platon, au romantisme allemand et aux musiciens Beethoven, Bach, Schuman, il fait du théâtre et chante à la chorale. À cette période, le philosophe de l'éternel retour n'est pas encore éclos, il amasse une culture générale nécessaire à

l'œuvre en puissance. Sa soif de connaître le met en face de ses maîtres passés et présents indispensables à la réalisation du philosophe en devenir. Le jeune adolescent a hérité de la passion de son père en poésie et musique, il rêve de se frotter à des monuments et héros nationaux comme Goethe qu'il lit en vue de le dépasser, parce qu'il a « *de grandes choses à accomplir, disait-il* ». Son égo se forme et se fortifie, il ramène tout à lui, en musique et poésie d'abord et en philosophie ensuite « *Mozart et Haydn, Schubert et Mendelssohn, Beethoven et Bach sont les colonnes sur lesquelles se fondent la musique allemande et moi* ». (P. Garnier, 1964, p. 25). À l'école de Pforta, le jeune collégien ne porte encore que les bourgeons de ses idées maitresses. Au sein de la *Germania*, société littéraire qu'il fonde avec quelques camarades, le jeune Friedrich Nietzsche balise la voie de Zarathoustra, sa propre voie, en termes d'aventure, de risque et d'espoir. Il affirme que s'aventurer sur une mer déchainée et sans boussole est une folie pour beaucoup d'hommes. Seuls quelques uns découvrent avec enthousiasme de nouvelles terres. Ces rares hommes dont il parle relèvent de l'exception et ils revendiquent la vie solitaire.

Le livre *Ainsi parlait Zarathoustra* fait l'apologie de la solitude en ce qu'elle est indispensable à la création d'œuvres d'exception. L'homme Zarathoustra incarne la figure même du solitaire qui fuit la foule sur la place publique incapable de pensée et de création. Nietzsche oppose deux types d'homme : type de l'élite et celui du médiocre. L'homme de l'élite ne peut vivre au milieu des candeurs et autres tapages des médiocres. Deux raisons expliquent le caractère solitaire de l'élite vis-à-vis du médiocre : la première raison relève de l'impossibilité de l'élite à partager ses opinions avec le troupeau, la deuxième raison est relative à l'hostilité que rencontre toute pensée au milieu d'hommes qui ne peuvent penser. Tout au long du poème que constitue le livre *Ainsi parlait Zarathoustra*, le personnage éponyme s'est méfié de l'homme médiocre au point de se fixer dans des endroits qui revendiquent la solitude, comme le désert, les hauts sommets de montagnes, la pleine mer ou la compagnie des animaux sauvages. Fuir la compagnie des hommes, préférer les bêtes sauvages aux hommes insipides, Zarathoustra fait l'éloge de la solitude en ces termes : « *Et plus d'un s'en fut au désert et y souffrit la soif parmi les bêtes sauvages, pour ne points s'asseoir autour de la citerne en compagnie de chameliers malpropres* ». (F. Nietzsche, 2012, p. 142). Zarathoustra vit non seulement la solitude mais aussi il le conseille à ses disciples comme mode de survie de l'élite. La solitude n'est une fin en soi, mais un moyen d'échapper à la canaille rassemblée sur la place publique et qui est contente de la vie passive qu'elle traverse.

Fuis, mon ami, dans ta solitude ! Je te vois étourdi par le bruit des grands hommes et meurtri par les aiguillons des petits. Avec dignité, la forêt et le rocher savent se taire en ta compagnie. Ressemble de nouveau à l'arbre que tu aimes, à l'arbre aux larges branches : il écoute silencieux, suspendu sur la mer. (F. Nietzsche, 2012, p. 76).

La solitude, l'apanage des hommes d'élite, n'est pas une fuite en avant, encore moins un

désengagement, elle doit être comprise dans la logique platonicienne de la dialectique descendante et ascendante. Au livre VII de *La République*, Platon montre le déplacement du philosophe qui s'élève du sensible à l'intelligible afin de s'abreuver aux sources des connaissances immuables et descendre dans la caverne les enseigner. Si le philosophe reste et enseigne parmi la foule enchaînée dans la caverne qui prend l'ombre pour la réalité, il risque de finir comme la figure de Socrate. L'homme de l'élite de Nietzsche ne vit pas la solitude comme échappatoire, mais comme condition sine qua non de la création. Dès que la vérité lui apparaît, il revient parmi les hommes pour leur enseigner ce qu'il sait. C'est par cette métaphore que commence le livre *Ainsi parlait Zarathoustra* (2012, p. 16) : « *Lorsque Zarathoustra eut atteint sa trentième année, il quitta sa patrie et le lac de sa patrie et s'en alla dans la montagne. Là il jouit de son esprit et de sa solitude et ne s'en lassa point durant dix années* ». À l'image de Zarathoustra, le solitaire doit revenir parmi la foule pour partager son acquisition. C'est ce que Nietzsche nous explique dans ce passage de *La Généalogie de la morale* (1987, p. 213) :

Mais n'importe quand, dans un temps plus fort que ce présent pourri et doutant de lui-même, il devra bien venir l'homme rédempteur du grand amour et du grand mépris, l'esprit créateur que sa force impulsive chassera toujours de tout à-côté et de tout au-delà, et dont la solitude sera si mal comprise du peuple comme une fuite devant la réalité : alors qu'elle n'est pour lui qu'une manière de s'enfoncer, de s'enfouir, de s'absorber dans la réalité, afin, un jour, lorsqu'il reparaitra à la lumière, de ramener la rédemption de cette réalité : sa rédemption de l'anathème que l'idéal actuel a jeté sur elle.

2. DE LA SOLITUDE COMME THERAPEUTIQUE

L'aventure veut la solitude et le courage, car les compagnons peuvent tirer vers le bas pour celui qui vise les sommets et les cimes. Mais la seule quête de savoir ne peut justifier la solitude et la réclusion du philosophe. La matrice de sa vie solitaire, sa fuite des hommes trouve son explication dans la fragilité de sa santé. La santé précaire de l'auteur du *Zarathoustra* lui impose le type de vie solitaire. Où trouver ce type de vie, si ce n'est dans une géographie désertique ? Peut être sur les hauteurs d'Engadine ? Il vit au gré des saisons dans diverses régions. Il souffre de migraines et de l'immense œuvre dont il est porteur.

Nietzsche revendique plusieurs masques parmi lesquels celui de la solitude que veut l'œuvre et qu'impose la souffrance qui l'oblige à renoncer à son cours à l'université de Bâle. Il est décrit par Lou Andréas-Salomé, comme homme raffiné, mais son raffinement peut être interprété comme un masque qui dissimule sa solitude. Mais que dissimule-t-il sous le masque de la solitude ?

À propos de tout ce qu'un homme laisse paraître, on peut poser une question : Qu'est ce

que cela veut cacher ? De quoi cela doit-il détourner l'attention ? Quel préjugé cela doit-il actionner ? Et encore jusqu'où va la subtilité de cette dissimulation ? Et où réside l'erreur qu'il commet là ? (L. Andréas-Salomé, 2008, p. 40).

Nietzsche était malade, mais il avait toute la lucidité nécessaire à la production de son œuvre. Sa physionomie, sa démarche trahissait son état. Lou Andréas-Salomé (2008, p. 42) ajoute que l'apparence physique de Nietzsche « était marquée du signe qui distingue ceux qui vivent seuls et en marche ». La solitude n'est pas seulement voulue, elle est indispensable à la réalisation de l'œuvre en gestation :

La solitude absolue m'apparaît de plus en plus comme ma formule essentielle, comme ma passion fondamentale ; C'est à nous qu'il incombe de provoquer cet état au sein duquel nous créons nos œuvres les plus belles, et il faut savoir lui sacrifier bien des choses. (L. Andréas-Salomé, 2008, p. 44).

Il faut surtout lui sacrifier l'amitié et le compagnonnage. Son besoin de solitude intérieure, nécessaire à l'éclosion de belles œuvres, est doublé du besoin de solitude extérieure, vitale, causée par la maladie. Ne supportant plus la foule, le cercle d'amis de Nietzsche se rétrécit. Il devient distant avec le genre humain, *trop humain*. Désormais, il est avec lui-même et entretient des échanges avec son alter égo, il s'adresse à son « ombre » qui est aussi son autre moi : le malade et le sain entretiennent un dialogue, une dialectique. Il transcende la maladie par sa volonté de puissance. La maladie de Nietzsche, loin de l'affaiblir, le renforce. C'est ce qui fait dire à l'auteur du *Crépuscule des idoles* (1973, p. 7) qu'« un excédent de force ne fait que prouver la force ». Avec le philosophe de Sils maria, la maladie cesse d'être un mal, quelque chose d'extérieur au penseur. C'est pourquoi il la réclame comme essentielle à la connaissance, car ce qui ne me tue pas renforce mes forces vitales. La souffrance est donc voulue et même attendue, car elle est indispensable à la vie de l'esprit. La maladie a permis à Nietzsche l'acquisition d'un savoir affiné sur la maladie et la santé alternativement à son état. Quand il est malade, il médite sur la santé, la *Grande santé*, et inversement. La santé n'est jamais acquise complètement, au contraire, elle est une perpétuelle conquête. Dans *Ecce homo*, il (2008, p. 11) rend compte de son comportement de balancier qui consiste à :

Observer en malade des concepts plus sains, des valeurs plus saines, puis, inversement, du haut d'une vie riche, surabondante et sûre d'elle, plonger des regards dans le travail secret de l'instinct de la décadence, voilà la pratique à laquelle je me suis entraîné, voilà ce qui fait mon expérience particulière, et en quoi je suis passé maître, s'il est matière où je le sois.

La souffrance physique de Nietzsche devient comme un besoin, celui de créer. Elle lui fournit aussi le motif de son isolement du monde extérieur. Il se réfugie dans un monde intérieur, le seul qui lui corresponde, parce que la création y est possible. C'est ainsi

que Lou Andreas-Salomé fait la liaison entre les douleurs physiques de Nietzsche et sa prodigieuse créativité :

Nietzsche lui-même a laissé entendre que ses aphorismes et ses livres reflétaient, dans une certaine mesure, la nature de ses souffrances physiques ; [...] : une maladie et une guérison provoquées par la pensée. On croirait voir son esprit s'infecter et se guérir tour à tour, par la puissance de sa propre pensée. (L. Andréas-Salomé, 2008, p. 44).

3- DU NOMADISME DIETETIQUE ET INTELLECTUEL

Nietzsche est un penseur nomade avec des idées nomades. Comme Zarathoustra, Nietzsche « était l'ami de tous ceux qui font de longs voyages et qui ne daignent pas vivre sans danger ». (F. Nietzsche, 2012, p. 230). Il existe une géographie nietzschéenne : Désert, haute mer, forêt, hauts sommets, montagne, etc., rien que des espaces hostiles à la vie et surtout à celle du « troupeau », espaces qui annihilent toute frontière et toute limite. Il s'agit d'espaces qui laissent libre cours au mouvement et au changement. C'est dans cette logique que l'auteur du Zarathoustra change de topos au gré des saisons à la recherche du mieux être physique et psychologique. Tantôt il est à Turin ou à Nice, tantôt il est à Venise ou Engadine. Le choix du climat devient vital à ses yeux et à son corps. C'est ainsi qu'il quitte Bâle à la recherche d'un climat propice à la santé et à l'éclosion du génie qui sommeille en lui et dont il n'a que des prémices. C'est pourquoi après une étude diététique sur son régime alimentaire en Allemagne, il tire une conclusion :

Le climat allemand suffit à lui seul à décourager des tripes vigoureuses et même portées à l'héroïsme. [...] Il suffit de récapituler les endroits où il y a, où il y eut toujours des hommes pleins d'esprit ; où l'esprit, le raffinement, la malice furent toujours inséparables du bonheur ; où le génie s'est, presque nécessairement, acclimaté : tous ont un air remarquablement sec. Paris, la Provence, Florence, Jérusalem, Athènes, tous ces prouvent la même chose : le génie dépend d'un air sec, d'un ciel pur, - c'est-à-dire de rapides échanges organiques, de la possibilité de s'approprier constamment de grandes, et d'énormes quantités d'énergie. J'ai sous les yeux l'exemple d'un esprit fait pour de grandes choses et né pour la liberté, et qui, faute de finesse intuitive dans le choix d'un climat est devenu étriqué, humble, et spécialiste renfrogné. Moi-même, en fin de compte, j'aurais pu devenir un cas identique, si la maladie ne m'avait contraint à la raison, à la réflexion sur la raison contenue dans la réalité. Maintenant que, grâce à un long apprentissage, je sais lire en moi-. (F. Nietzsche, 2008, p. 32).

La solitude de Nietzsche est l'expression de deux douleurs insupportables, il souffre de l'homme, du dernier homme, de l'homme moderne, mais il est aussi victime de douleurs physiques - maux de tête, maux d'yeux, nausées - Cette santé précaire, cette alternance incessante entre le mieux être et les instants de douleurs insupportables, le rend fataliste.

En fait, il est habité par une prémonition, celle de mourir jeune comme son père : « *Mon père est mort à trente six ans [...] À l'âge même où sa vie déclina, la mienne aussi se mit à décliner : j'atteignis le point le bas de ma vitalité, - je vivais encore, mais sans voir à trois pas devant moi.* ». (F. Nietzsche, 2008, p. 99). Il ne connaît que trop bien le *fatum* qui est lié à son existence. Une telle existence ne peut se vivre que de façon solitaire. Si l'on prend Nietzsche (1982, p. 33) au mot qui dit : « *j'ai peu à peu découvert que toute grande philosophie jusqu'à ce jour a été la confession de son auteur et (qu'il l'ait ou non voulu ou remarqué) constitue ses mémoires* », on peut légitimement se poser la question suivante : que confesse-t-il ?

L'auteur du Zarathoustra pense la philosophie comme outil de dissimulation et ou d'assimilation. Décortiquer l'être et le discours de Nietzsche nécessite de la ruse et de la stratégie. En cela l'herméneutique est indispensable pour débusquer le non-dit du discours et de l'identité du philosophe. Le travail de l'herméneute consiste essentiellement à interroger et à interpréter les motifs de sa production des masques. L'herméneute doit se doubler du généalogiste et même du psychanalyste pour régresser jusqu'au vouloir être voire jusqu'au vouloir ne pas être d'un auteur afin d'interroger les motifs de ses masques. Cette lecture symptômale a pour but de susciter de la distance et de la méfiance devant ce qui se donne à voir et à lire. La solitude de Nietzsche est un masque qui dissimule la précarité de sa santé et son ambition d'être une exception. Dans son ouvrage intitulé *Par delà le bien et le mal* (1982, p. 299), Nietzsche indique la volonté du solitaire :

Le solitaire ne croit pas que jamais un philosophe – s'il est vrai que tout philosophe ait commencé par être solitaire – ait jamais exprimé dans ses livres ses opinions véritables ultimes. N'écrivons pas des livres justement pour dissimuler ce qu'on cache au fond de soi ? [...] « Toute philosophie est une façade » - Tel est jugement du solitaire [...] Toute philosophie dissimule une autre philosophie, toute opinion est une cachette, toute parole peut être un masque.

La solitude peut être comprise comme l'expression de la volonté de puissance. La puissance n'est pas une chose extérieure mais au cœur de la volonté, ce qui veut et se veut. Elle ne consiste pas d'abord dans l'avalissement d'autrui, mais dans le déploiement de soi. Elle donne et crée plus qu'elle ne prend ni ne convoite. Vouloir est un principe au service de la vie. Il est impossible de ne pas vouloir : l'homme préfère avoir encore la volonté du néant plutôt que de ne point vouloir du tout. Mais s'il peut vouloir le néant, c'est que sa volonté est susceptible de succomber à une maladie. Ainsi peut naître la grande fatigue, le désir de se défaire de cette nécessité. Il arrive à l'homme de renoncer au courage que demandent le perpétuel dépassement de soi et le face-à-face avec la réalité. La volonté se retourne alors contre elle-même, emploi son énergie à se détruire. Dans le même texte du *Par delà le bien et le mal* (1982, p. 292) à quelqu'un qui l'interpelle sur son identité, le voyageur répond : « Ô curieux qu'as-tu dit ? Donne-

moi, je t'en prie, donne-moi... - Quoi donc ? Un autre masque, un second masque ! ». Généralement la tradition littéraire a pour habitude de distinguer l'écrit de l'écrivain. Si écrire c'est se masquer, c'est-à-dire déconstruction d'une altérité, alors la formule de Nietzsche empruntée à Descartes : « Je m'avance masqué » peut être le programme de toute philosophie. Dans ce cas, lire consiste à démasquer, à décoder et à déconstruire. S'agissant du terme de déconstruction, le philosophe français, Jacques Derrida en fait la clef de lecture qui consiste en la démythisation et démystification de l'histoire de la philosophie :

Déconstruire la philosophie ce serait ainsi penser la généalogie structurée de ses concepts de la manière la plus fidèle, la plus intérieure, mais en même temps depuis un certain dehors par elle inqualifiable, innommable, déterminer ce que cette histoire a pu dissimuler ou interdire, se faisant histoire par cette répression quelque part intéressée. (J. Derrida, 1972, p. 5).

CONCLUSION

La solitude s'est imposée à Nietzsche non pas comme choix libre, mais comme l'expression d'une volonté de puissance affirmative. Nous avons décelé deux motifs essentiels pouvant expliquer sa vie de solitaire. Le premier motif est relatif à la biographie de l'homme que Lou Andréas-Salomé assimile à une biographie de la douleur. Le deuxième motif relève de l'ambition qu'il s'est donnée de révolutionner la pratique philosophique en faisant un défi Nietzsche a fait de la philosophie un défi absolu qui est en même temps un défi à l'absolu et qui, dans cette mesure même, ne peut être que de l'ordre de l'aventure et du risque. Une aventure qui s'apparente à celle de l'explorateur qui se laisse aller à son instinct et qui veut répondre à l'appel de l'ailleurs, du dehors. Le risque est l'allié de tout explorateur qui veut découvrir ce qui se dérobe aux autres. Dès l'âge de 18 ans dans un texte *Fatum et Histoire*, il écrivait :

Se risquer sur la mer du doute sans boussole ni pilote est une folie et conduit à leur perte les esprits immatures ; la plupart seront renversés par les tempêtes, un petit nombre seul découvrira les contrées nouvelles. On a souvent envie, au milieu de l'immense océan des idées, de revenir sur la terre ferme. (D. Astor, 2011, p. 55).

À juste titre Nietzsche reconnaît qu'aller sur une mer tumultueuse sur un bateau, sans gouvernail et sans boussole pour s'orienter et trouver un chemin qui n'existe pas et qu'il faut créer est folie. Puisqu'une telle aventure est porteuse du risque suprême, c'est-à-dire pouvant conduire à la mort de l'aventurier à défaut de la perte de la raison, elle ne peut se faire que dans la solitude.

BIBLIOGRAPHIE

ANDREAS-SALOME Lou, 2008, Friedrich Nietzsche à travers ses œuvres, traduit par Jacques BENOIST-MECHIN, Paris, Grasset.

ASTOR Dorian, 2011, Nietzsche, Paris, Gallimard.

BOA Thiémélé L. Ramsès, (2008), « Généalogie de l'objectivité représentationnelle du Noir », in Révue ivoirienne de philosophie et de culture. Le Koré, n° 41, pp. 5-21.

CHAUVELOT Diane, 1998, Elisabeth Nietzsche de la sottise à la trahison, Paris, L'Harmattan

CUVILLIER Armand, 1954, Cours de philosophie, Paris, Armand Collin.

DERRIDA Jacques, 1972, Positions, Paris, Minuit.

GARNIER Pierre, 1964, Nietzsche, Paris, Senghers.

KREMER-MARIETTI Angèle, 1974, De la philologie à la généalogie, Paris, Union Générale d'Éditions.

NIETZSCHE Friedrich, 2012, Ainsi parlait Zarathoustra, traduit par Henri ALBERT, Paris, Mercure de France.

NIETZSCHE Friedrich, 1973, Crépuscule des idoles, Traduit par Henri ALBERT, Paris, Denoël / Gonthier.

NIETZSCHE Friedrich, 1987, La Généalogie de la morale, traduit par Angèle KREMER-MARIETTI, Paris, Union Générale d'Éditions.

NIETZSCHE Friedrich, 2008, L'Antéchrist, suivi de Ecce homo, traduit par Jean-Claude HEMERY, Paris, Folio/essais.

NIETZSCHE Friedrich, 1982, Par delà le bien et le mal, traduit par Gèneviève BIANQUIS, Paris, Union Générale d'Éditions.

NIETZSCHE Friedrich, 2007, Humain, trop humain, II, suivi du Voyageur et son ombre, traduit par Robert ROVINI, Paris, Gallimard.

PLATON, 1966, La République, trad. Robert Baccou, Paris Garnier Flammarion.